

cursales aux alentours. Quelques sacs de pemmican, vieux, coriace et plus ou moins rance, étaient ajoutés à cette maigre pitance, et, malgré les travaux manuels exténuants auxquels les pères se livraient lorsqu'ils bâtissaient leur mission, leur église ou quelque dépendance, ou lorsqu'ils cheminaient péniblement sur plusieurs pieds de neige, ils devaient compter surtout sur les habitants des lacs pour leur alimentation quotidienne.

Ce poisson était pris chaque année en très grande quantité, et servait au soutien des missionnaires et de leurs chiens de traîne. Après qu'on l'avait éventré et étendu au moyen de broches de bois passées dans la chair d'un côté à l'autre, on le laissait sécher, suspendu par la queue à des échafaudages composés de minces perches. Comme résultat de ce traitement, il perdait toute la saveur qu'il aurait pu avoir naturellement, quand avec le temps l'odeur infecte qui s'en dégagait et l'*animation* dont il devenait le siège ne le rendaient pas absolument repoussant à tout autre qu'à un estomac affamé par un long jeûne forcé.

La famine était une condition avec laquelle tous les missionnaires étaient familiers. Ils en riaient le plus souvent, et avaient l'habitude de remplacer un repas manqué par un nœud à la ceinture, comme ils disaient dans leur langage pittoresque, pour imposer silence aux réclamations de la nature.

Si maintenant nous ajoutons à ces privations les fatigues et les mille désagréments propres à de longs